



BRILL

---

Review: [untitled]

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 28, No. 3/5 (1931), pp. 444-450

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526998>

Accessed: 03/02/2011 15:35

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

“*Nan-fang ts'ao-mou tchouang* de 稽含 Hi Han” (cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 263). Le Lin-yi n'est pas “Cambodia or Cochin China”, mais le nom ancien du Champa, c'est-à-dire de l'Annam actuel.

P. 305: L'explication de 檳榔 *pin-lang* par 賓郎 *pin-lang*, “Monsieur l'hôte”, a une variante dans le 藥錄 *Yao lou* de 李當之 Li Tang-tche, qui ne peut être postérieur au milieu du X<sup>e</sup> siècle, et où il est dit (*T'ai-p'ing yu-lan*, ch. 971) que le *pin-lang* ou arec s'appelle aussi 賓門 *pin-men*, “porte de l'hôte”. Les deux leçons sont même données soi-disant par Hi Han dès *circa* 300 A.D., mais le texte est d'autorité douteuse. En tout cas, il est bien certain que l'arec est venu en Chine de l'Indochine et que son nom chinois est emprunté à une forme très voisine du malais *pinang*.

Toutes ces remarques portent sur des points de détail, et laissent sa pleine valeur à l'essai où M. P. a montré l'origine indochinoise et indonésienne de la mastication du bétel, défini l'aire de son expansion et étudié le caractère social et religieux de son emploi. Le côté thérapeutique seul me paraît avoir été peut-être trop négligé.

Paul Pelliot.

Emil SIEG et Wilhelm SIEGLING, *Tocharische Grammatik*, en collaboration avec Wilhelm SCHUTZE, Göttingen, Dandenhoeck, 1931, in-8, vi + 518 pages; RM. 33.

Des trois grandes langues perdues retrouvées dans les mss. du Turkestan chinois, le sogdien a eu le premier sa grammaire, grâce à Gauthiot et à MM. Meillet et Benveniste; voici maintenant que les premiers déchiffreurs du “tokharien” nous en donnent une grammaire détaillée; seul le “śāka” attend maintenant une œuvre de même ampleur. MM. S. et S. consacrent des chapitres étendus à la composition des mots, à la déclinaison, à la conjugaison; viennent ensuite un tableau des temps des différents verbes et un vocabulaire; les auteurs y ont mis largement à profit leurs

*Tocharische Sprachreste I*, qui, comme on sait, donnent les textes, mais sans traduction. A vrai dire, l'étude du tokharien est encore entourée de difficultés énormes, tant pour la phonétique que pour la sémantique. La présente grammaire est essentiellement une grammaire du dialecte A (région de Turfan et Qarašahr), mais laisse de côté, sauf exceptions, le dialecte B (région de Kučā), très différent, et dont MM. Meillet et S. Lévi ont seuls publié jusqu'ici des textes suivis. La connaissance encore insuffisante du dialecte B a même déterminé MM. S. et S. à une double abstention: sauf pour les emprunts au sanscrit, ils ne font pas d'étymologie, ce qui se comprend dans une grammaire; mais ils ne donnent pas non plus d'indications sur la phonétique, et, pour une langue dont la notation graphique est aussi singulière et aussi complexe que celle du tokharien, c'est là une lacune encore inévitable peut-être, mais bien fâcheuse; tel quel, le travail de MM. S. et S. n'en a pas moins une importance capitale, puisqu'il présente d'ensemble le système d'une langue qui constitue à elle seule un rameau nouveau des langues indo-européennes.

Dans une revue comme le *T'oung Pao*, ce qui nous intéresse surtout naturellement est de voir ce que le tokharien doit aux langues voisines ou ce qu'il leur a transmis. A part le sanscrit (à raison du bouddhisme), il semble que le tokharien doive très peu aux influences du dehors. MM. S. et S. indiquent (p. 12) que tokh. *amok*, "art", est emprunté au moyen persan *hamog*, "enseignement"; ils estiment également (p. 13) que tokh. *kātāk*, "maître de maison", répond si bien sémantiquement à pers. *kat-χudā* (de *kad*, "maison", < av. *kata*) qu'"on est tenté de songer à un emprunt fait à l'iranien". J'ajouterai un autre cas. On connaît en tokharien un mot *psuk* que MM. S. et S. (p. 48) avaient interprété par "épée ou partie de l'épée", mais qu'ils montrent aux *Addenda* (p. 485) signifier en réalité "guirlande [de fleurs, mise autour du cou]". Dans ces conditions, le mot me paraît inséparable de la forme pehlvi arsacide

qui a survécu dans armén. *psak*, a passé en sogdien *apsāk*, et a été empruntée dans le ouïgour *psak*, toujours au sens de “guirlande” ou “couronne [de fleurs]” (cf. Hübschmann, *Armen. Grammatik*, I, 232; F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 40, 59, 60, 61). Le mot *newā*, qu'on n'a qu'à un cas oblique (nom. \**new?* ou \**naw?*), s'il signifie bien “navire” (p. 137), peut être un héritage indo-européen ou un emprunt à l'iranien <sup>1</sup>).

Quant à l'influence exercée par le tokharien sur d'autres langues, on se trouve encore, cette fois, devant une situation assez paradoxale. Bien des traducteurs qui ont fait passer des ouvrages bouddhiques en chinois au cours des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles étaient des Yue-tche, et on pourrait s'attendre à trouver dans ces traductions des transcriptions de type tokharien; en fait, ces traductions ne révèlent guère au contraire que des traits iranisans. Plus tard, Kumārajīva était de Kučā, pays de langue tokharienne; et c'est tout au plus si on peut soupçonner, de façon très incertaine d'ailleurs, une trace de l'influence du tokharien dans ses notations de sourdes et de sonores. M. Laufer (*T'oung Pao*, 1915, 273—276) a proposé d'expliquer par des intermédiaires tokhariens certaines transcriptions chinoises du nom de l'*Asafoetida* et du myrobolan *harītakī*; mais, en fait, l'iranien y suffit aussi bien (cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 361, 378) <sup>2</sup>).

Le cas est assez différent avec le ture. Certains textes ont été traduits directement de tokharien en ture ouïgour, et on rencontre, dans la traduction ouïgoure du *Maitrisimit*, des formes tokhariennes aussi assurées que *kurikar*, *kši* (< tokh. *kūšši*) <sup>3</sup>, *vzampat*, *pinvat*,

1) Il est un autre mot tokharien que je suis tenté de rattacher directement à l'iranien, c'est *postāk* ou *postak*, “livre”. MM. S. et S. le tirent du sanscrit *pustaka*, et il est bien entendu que c'est le même mot, mais *pustaka* est lui-même d'origine iranienne, et le tokharien a gardé, dans la première syllabe, l'-o- de l'original iranien.

2) M. S. Lévi a proposé en 1912 (*JA*, 1912, I, 622) de donner à Mañjuśrī une origine tokharienne, mais ses arguments n'ont pas été publiés; M. Waley vient de rappeler cette hypothèse (*A Cat. of paintings recovered from Tun-huang*, p. xxxix).

3) Le tokh. *kūšši* traduit le scr. *ūcārya*, “maître”; en orïgour, on a surtout, dans

*kzari*, *len prian*, *strayāstris* (F. W. K. Müller et E. Sieg, *Maitrisimit und "Tocharisch"*, 397). Mais la question se pose de savoir si certaines de ces formes se sont vraiment répandues dans la langue en dehors des traductions mêmes où elles étaient employées. Dans un cas au moins on peut répondre par l'affirmative. *Len* et *prian* du ouïgour, *leṃ* et *paryāṃ* du tokharien, répondent à un prâkrit issu de *layana* et au scr. *paryāṇa*, tous deux signifiant "cellule" (*Toch. Gram.*, pp. 59—60; et non *pariyāṇa* comme Müller l'avait rétabli hypothétiquement); or, dans un formulaire ouïgour de confession, on lit (Müller, *Uigurica II*, 77) *vrzar-ta sangram-ta linta prian-ta*; Müller n'avait alors su que faire des deux derniers mots; *linta* est probablement à transcrire *len-ta*, et nous avons ici évidemment les mêmes formes qu'en tokharien, et qui ne se sont pas rencontrées jusqu'ici en dehors du tokharien et des emprunts ouïgours; mais comme le mot *vihāra* est exprimé au moyen de son équivalent sogdien *vrzar*, il faut que nous ayons ici un formulaire qui emploie les mots vraiment entrés dans la langue, au nombre desquels il faut bien compter *len* et *prian*.

Ces traductions du tokharien en ouïgour et l'adoption en ouïgour de deux termes hindous sous leur forme tokharienne invitent à chercher d'autres exemples. Bien que certains, je le sais, y aient songé, je ne vois pas de raison, hors la similitude phonétique, pour relier au tokh. *koṃ* (= \**kon*), "jour", le turc *kün*, "soleil" et "jour", et il serait prématuré de rattacher à tokh. *yäl*, "gazelle"; le mongol *jä'ärän* dont l'histoire est obscure; d'autre part, je me

---

le *Maitrisimit*, l'orthographe *kši*, mais aussi *kš'i* (*kšai*). Il semble que Müller ait eu en vue le même mot, mais en moyen persan, quand, dans une note additionnelle à *Ein Doppelblatt*, p. 39, il a proposé de traduire par "Lehrer" le mot *kēš* qui apparaît trois fois dans son texte; mais cette hypothèse n'est pas confirmée par la traduction de l'une des phrases que donne M. Reichelt, *Beiträge zur soghdischen Grammatik*, 256, n. 2. En parlant de ouïg. *kši*, „maître”, < tokh. *küšši*, je ne préjuge aucunement l'étymologie de turc *kīši* ou *kši*, "homme".

rappelle avoir vu des formes tokhariennes qui me paraissaient relier le mo. *tana*, “perle”, à mpers. *dānak*, “grain”, et fournir une origine possible pour turkī *čaqa* et *čäkä*, “sapèque”, mais je ne les retrouve pas actuellement. Enfin, il est tentant de relier ouig., jaɣ., mo. *garšī*, “palais”, à tokh. B *kercye*, de même sens (cf. Hoernle, *Mss. remains*, I, 379). Mais ce sont là des rapprochements qu'on ne peut formuler que sous toutes réserves.

Il est bien sûr par contre que tokh. A. *tmām*, B. *tumane*, *tmane*, “dix mille”, se retrouve dans turc *tümän*, même sens (*Toch. Gram.*, p. 194). M. Meillet (*Les noms de nombre en tokharien B*, 292—293) dit: “Comme le persan moderne, le tokharien a emprunté le mot turc *tümän*, à moins que l'emprunt ne soit le fait du turc”. Malgré cette réserve, M. Meillet inclinait à une étymologie indo-européenne, en partie à cause du v. sl. *tīma*, “dix mille”. M. Laufer, tout en admettant que le mot est d'origine indo-européenne, a soutenu qu'il dérivait directement de l'indo-européen en slave, en tokharien et en persan et que les Turcs l'avaient reçu des Persans, pour le passer ensuite aux Juëen et aux Mongols (*T'oung Pao*, 1915, 276—281). Je suis d'accord que le mot vient du turc chez ces derniers, mais le reste de la théorie me semble plus sujet à caution. Le mot, je crois bien, n'est pas attesté en iranien à date ancienne, et nous restons alors seulement en présence du slave et du tokharien. Quant au turc, *tümän* y apparaît dès les inscriptions de l'Orkhon de la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à une date bien antérieure aux traductions connues du tokharien en ouïgour. Il me paraît très possible que nous ayons là, dans le domaine altaïque, un emprunt fait à l'indo-européen à une époque encore plus ancienne, par exemple au temps des Avar ou même avant eux<sup>1</sup>).

1) M. Laufer (pp. 278—279) s'est prononcé avec raison contre une théorie de M. Blochet qui tirait le persan *toman* (= turc *tümän*) d'une combinaison chinoise non attestée 多萬 *to-wan*, “beaucoup de milliers”, mais il s'est trompé en supposant

S'il y a des mots que les Turcs doivent au tokharien, MM. S. et S. (p. 50) considèrent tokh. *čor* comme étant peut-être un titre turc; faute de référence, je ne sais dans quelles conditions *čor* se rencontre en tokharien; mais, dans le domaine altaïque lui-même, *čor* peut être pré-Turc, remonter aux Avar, et être éventuellement emprunté lui-même d'une langue européenne à date ancienne<sup>1</sup>).

Le tokharien a en commun avec le sogdien des formes féminines en *-anč* (p. 30); il est cependant sûr que tous ceux de ces féminins qui ont été empruntés en ouïgour et sont passés de là en mongol se rattachent aux seules formes sogdiennes; mais ouïg. *bodisatv*, *bodisatu* pourrait être aussi bien tokharien que sogdien.

Quelques noms d'animaux sont à retenir. Bien que je croie que le chinois 獅 *che* (ou 師子 *che-tseu*, où *tseu* est un affixe substantif chinois), "lion", se rattache aux formes iraniennes qui ont abouti à pers. *šēr*, le tokh. *šisäk*, d'origine obscure, ne peut être encore écarté complètement. Tokh. *mātār*, le *makara*, a donné ouïgour *madar* (ou *matar*?), mo. *matar*, ma. *madari* (p. 62). Tokh. *oñkalām*, "éléphant" (p. 50; où la finale serait un suffixe selon

qu'une telle expression, avant les T'ang ou sous les T'ang, aurait dû être empruntée sous la forme *\*doban*; *to* est *\*tā*. Laissant de côté cet indéfendable *to-wan*, je n'en suis pas moins assez frappé que le chinois, pour „dix mille” emploie 萬 *wan*, qui est *\*mǝʷwn*, valeur approximative de transcription *man* ou *mün*. En fait, le caractère *wan*, qui ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au sens de "dix mille", n'a pas été créé avec cette valeur; il représente une espèce de scorpion et a désigné d'abord cet animal, puis, par rébus, a servi à écrire le mot signifiant "dix mille"; mais ce dernier emploi apparaît dès la fin du II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, pour s'affirmer dans les siècles suivants. Si donc le chinois avait emprunté le terme à l'indo-européen, il faudrait que ce fût lors de contacts presque préhistoriques.

1) Jusqu'à plus ample informé, je considère comme de simples coïncidences que le tokh. A. ait *tāršom*, B. *tāršanna* (plur. ?), "tromperie", en face de turc *trs*, *türs*, "de travers", "hérétique", et que le tokharien forme des distributifs numériques en *-är* (pp. 485—486; *ñwār*, "par neuf", etc.), tout comme le turc les forme en *-är* (*birär*, "par un", *bešür*, "par cinq", etc.). Je montrerai ailleurs que ouïg. *čükür* ou *čügür*, "flèche de *stüpa*", a des chances d'être l'aboutissement d'un mot tokharien, et qui a une longue histoire.

Reuter, *Bemerk. über die neuen Lautzeichen im Tocharischen*, 229) se rattache peut-être à l'original mystérieux qui a fourni le nom de l'éléphant à toute l'Asie centrale et orientale, depuis le ouïgour *yāna* (*yanga*) et *yayan* jusqu'au chin. 象 *siang* (\*z<sub>1</sub>iang). Enfin *mkow-*, "singe", appartient peut-être à la série qui va de ser. *markata* et sogdien *mkkr'* jusqu'au chinois des Han 沐猴 *mou-heou* (\*muk-γəu) et 獼猴 *mi-heou* (\*mjie-γəu); cf. à ce sujet Pelliot et Gauthiot, *Le Sūtra des causes et des effets*, II, 53.

P. Pelliot.

Edmond BURON, *Ymago mundi de Pierre d'Ailly, Cardinal de Cambrai et Chancelier de l'Université de Paris (1350—1420)*, Paris, Maisonneuve frères, 1930, 3 vol. in-8, 828 pages et XXXVI pl.

On sait que, parmi les ouvrages que Christophe Colomb a souvent feuilletés et annotés et qui sont conservés à la Colombine de Séville, il faut mettre au premier rang une édition non datée intitulée *Ymago mundi*, et qui contient seize traités de Pierre d'Ailly et cinq de Gerson. M. C. Guignebert avait déjà publié en 1902 une thèse *De imagine mundi, caeterisque Petri de Alliaco geographicis opusculis*; mais on saura un gré particulier à M. Buron d'avoir reproduit le texte latin même de Pierre d'Ailly et de Gerson, avec les 898 "postilles" ou annotations de Colomb, le tout accompagné d'une traduction française, de notes, de certaines des postilles mises par Colomb en marge de ses exemplaires de Marco Polo, de l'*Histoire naturelle* de Plin, de l'*Historia rerum ubique gestarum* de Pie II, du *Livre des Prophéties*, et d'avoir muni le tout d'un index. C'est un grand service rendu surtout aux américanistes, mais aussi, dans une certaine mesure, aux extrême-orientalistes: n'oublions pas que Colomb, sur la foi de Marco Polo, cherchait Zipangu et qu'il est parti de Palos muni de lettres pour le grand khan du Cathay.